FEUILLETON DE L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS, 14 MARS 1860.

LE PREMIER PAS.

ROMAN.

PAR M. AMÉDÉE QUEXET

X

UN AMI.

Le trouble venait d'entrer dans la maison du jour pour n'en plus devenir sortir. Une catastrophe paraissait imminente, et, quelque impossible qu'elle fût encore, on soupçonnait qu'il fallait peu de chose pour la rendre inévitable. Alfred, auteur, son ami et son protégé, le savaient trop bien pour le savoir pas. Ils pouvaient plus ou moins, et ils le savaient bien.

Toute la nuit, sont d'insomnie, Francois chercha dans sa tête entrer un peu d'ordre dans ses idées, un peu de calme dans son cœur.

Ah ! si je pouvais seulement réfléchir ! se disait-il en se prenant vers chair dans tout cela ! Mais j'ai toutes les idées brouillées, pas moyen de distinguer le vrai du faux, tout me paraît très-obscur, et ce qui m'épouvante, c'est ce peu de clarté que j'ai encore dans l'esprit. Ah ! pauvre fille, il me faut pas trop lui en vouloir ! Elle est si jeune et si inexpérimentée ! Elle est coquette, et rien ne pouvait mieux la développer. Pourtant, je l'aimais bien, et malgré tout, je le crois pas la haïr, cela tient à ce que j'ai pour elle une sorte de pitié. Et puis, ce pauvre Alfred ! Il est jeune, bon, et riche ; elle n'a dû voir en lui que le jeune premier. Mais alors, il faut avouer la condamnable Estelle, cette pauvre fille incurable ! Elle est si bonne, si franche, si droite ! Et cependant, elle a commencé par tromper son père, elle a trompé son mari, elle a trompé son amant ! Et tout cela sans remords, sans regret ! Elle n'a pas même rougi devant moi ! Pour moi, c'est bien fait non plus ! Pour eux, je ne sais pas... Mais alors, si elle n'a pas rougi devant moi, c'est qu'elle ne m'a pas cru coupable ! Et cependant j'étais assez coupable ! Et cependant je n'étais pas coupable ! Pour moi, ce qui s'est passé entre nous n'est pas une faute, c'est un malheur..... Comment arranger tout cela ? Il faut que j'aille à Paris, que je parle à Estelle, que je la force à m'écouter, que je la force à me croire ! Et puis, il y a encore d'autres affaires, les affaires de mon père, qui ne peuvent pas rester comme elles sont. Il faut que je m'occupe de tout cela, que je me remue, que je me donne du mouvement, que je me fasse une vie active, sans quoi je deviendrai fou !

Et, le lendemain, il partait pour Paris.

Francois ne pouvait pas douter, en effet, de la sincérité de son père. Il savait bien qu'il ne mentirait pas. Un jeune homme, dans ses moments les plus sombres, une chambre attenante au lit de mort, ne songe pas à mentir, même aux siens. Mais il cherchait vainement à se rendre compte de l'valeur des explications de son père, de la portée de la banque, bien qu'il eut appris de M. Bernard, de la bouche même d'Arthur, il avait remarqué dans les livres des irrégularités que l'inquiétaient.

Au matin, après un examen sérieux, après bien des vérifications multipliées, il arriva à une conviction.

C'est M. Arthur qui se trompe..... et qui trompe.

Cette dernière supposition était la seule qui fut admissible, la seule possible, cependant, car il ne pouvait concevoir de malhonnêteté chez un homme qu'il avait vu à l'œuvre pendant de longues années, qu'il avait vu à l'œuvre dans des circonstances difficiles, et qu'il avait toujours trouvé d'une probité scrupuleuse, d'une délicatesse extrême.

Arthur était un calculateur, un de ces hommes de la génération d'Alfred, qui ne voient dans l'industrie qu'un moyen de faire de l'argent, qui ne comprennent pas qu'il puisse y avoir de la noblesse dans le travail, de la grandeur dans le commerce.

Le fabricant anglais est un voyageur. Il va à Paris. Il devait y arriver dans quelques jours, accompagné de son beau-père, de sa fille, de M. Bernard et de M. Arthur, qui devait y retourner en France pour conclure le mariage de Zoé. Il attendait, en outre, un autre associé, un célibataire, Mme Darnac désirait habiter Paris pour y vivre au milieu de sa famille.

La nouvelle de cette résolution troublait de nouveau la tranquillité de Francois.

En effet, Darnac, du Hamel et d'Arthur, réunis, pouvaient faire la baisse ou la hausse à la Bourse de Paris. Ils pouvaient, à eux trois, ruiner ou enrichir quelques-uns de leurs collègues. Ils pouvaient, en un jour, faire un mauvais coup, ou bien, en un jour, faire un bon coup. Ils pouvaient, en un jour, faire un homme honnête ou un fripon.

Et, pendant que Francois, en proie à ces pensées, se promenait dans son appartement, on frappa à la porte.

— Entrez ! dit-il.

C'était Alfred.

— Je viens vous demander quelques explications, dit-il.

— Je vous avais prié de m'attendre, répondit Francois avec un peu de sévérité.

— Je n'ai pas pu, répondit Alfred. Je suis trop inquiet, trop agité, trop malheureux.

— Vous êtes malheureux ? Et pourquoi ?

— Parce que je vous ai offensé, parce que je vous ai fait de la peine, parce que je vous ai trompé.

— Vous m'avez trompé ? Comment ?

— Je ne sais pas comment j'ai pu vous tromper, mais je vous ai trompé, j'en suis sûr, j'en suis certain. Vous ne m'auriez pas parlé comme vous l'avez fait, vous ne m'auriez pas regardé comme vous m'avez regardé, vous ne m'auriez pas traité comme vous m'avez traité, si vous ne m'aviez pas trompé.

— Vous vous trompez, Alfred, répondit Francois avec douceur, je vous assure que vous vous trompez.

— Je ne me trompe pas, répondit Alfred avec vivacité. Je ne me trompe pas, car je vous ai vu pâlir, je vous ai vu trembler, je vous ai vu vous troubler, je vous ai vu vous troubler, je vous ai vu vous troub